

—Mon pauvre petit est bien malade, monsieur..... n'ai, ajouta-t-elle, avec des sanglots plein la voix, vous allez le sauver..... vous le sauverez, n'est-ce pas ?..... Venez de ce côté, lit-elle en prenant les devants et en m'introduisant dans une chambrette élégamment meublée... Tenez, regardez, docteur, ce pauvre petit front brillant, ces lèvres desséchées par la fièvre..... Dites-moi ce que vous en pensez !

C'était un petit chérubin de quatre ans, aux grandes boucles blondes éparpillées sur l'oreiller de duvet.

Le petiot avait les yeux grands ouverts, brillants de fièvre, mais bistrés ; ses joues, encore rondelettes, avaient l'incarnat de la fièvre.

Du premier coup d'œil, je vis que le mal était sans remède.

Néanmoins, je fis les auscultations ordinaires, pour me donner le temps de trouver le moyen d'annoncer la sinistre nouvelle à l'infortunée jeune mère.

Un médecin a souvent des devoirs pénibles à remplir, mais rien de plus accablant pour lui que d'avoir à formuler une sentence de mort.

—Mon Dieu, docteur, supplia la jeune femme, tâchez qu'il en réchappe ; rien ne me coûtera à faire pour assurer sa guérison. Voyez vous, je n'ai que lui seul au monde.

Et elle se mit à sangloter.

Ma langue se paralysa, et je ne pus rien répondre.

Pour me donner contenance, je continuai à faire l'auscultation du petit malade, tout en pestant fort dans mon intérieur contre la sensiblerie si peu en harmonie avec les devoirs de ma profession.

Enfin, je relevai la tête, et me redressai de toute ma taille près du lit, comme pour me donner un courage que je ne me sentais nullement.

—Eh bien ! docteur interroga la jeune mère, l'anxiété peinte sur la figure, qu'en dites-vous ?

En ce moment-là, j'eusse donné beaucoup pour pouvoir lui répondre : madame, je vais le sauver. Mais c'eût été mentir, et je me résignai à dire la lugubre vérité.

—Je ferai mon possible pour le sauver, madame, répondis-je en hésitant, mais je ne crois pas que mes soins puissent améliorer sensiblement son état.

—Comment, docteur !... non, ce n'est pas possible ! Voulez-vous dire qu'il va mourir ? articula-t-elle avec l'accent du désespoir.

—Mon Dieu ! madame... j'adoucirai ses derniers moments, répondis-je en baissant la voix.

—Oh ! non, docteur, s'écria-t-elle, c'est impossible ! Il ne mourra pas... Mon Dieu ! sauvez mon petit enfant, épargnez-moi la douleur atroce de le perdre... je n'ai que lui !... que vais-je faire ? Non, ce n'est pas possible, je.....

Et avec un cri déchirant, elle entourra de ses deux bras le cher petit être qui râlait déjà.

J'essayai, mais avec toutes les peines du monde, de débarrasser l'enfant de l'étreinte maternelle.

La malheureuse fut transportée, sans connaissance, sur un lit dans une chambre voisine.

Je lui donnai les premiers soins que nécessitait son état, et je retournai près du lit de l'enfant.

Le chérubin rendait le dernier soupir, une convulsion légère, une longue inspiration, et ce fut tout.....

Avec ce dernier souille, l'ange était retourné aux cieux....

La jeune femme demeura plusieurs jours dans un état de prostration inconsciente ; lorsque l'on mit le petit dans la bière, et que l'on fit la procession funèbre, elle n'en eut pas même soupçon ; après sa crise nerveuse, elle était restée comme un corps sans âme.

Je compris qu'il n'y avait pas à négliger son état, et je lui prodiguai mes soins.

Quand elle recouvra l'usage de sa raison, elle me trouva assis à ses côtés.

—Pourquoi donc, docteur, me dit-elle d'une voix mourante, m'avez-vous ramenée à la vie, lorsque vous n'avez pu sauver ce qui me rendait l'existence supportable ?

Quand, au bout de quelques jours, elle eut repris du calme et des forces, elle me remercia des soins dont je l'avais

entourée, mais avec tant de douceur dans la voix, que j'en fus troublé jusque dans les replis les plus intimes du cœur.

J'eusse préféré qu'elle m'eût adressé des reproches.

Six mois s'étaient déjà écoulés depuis la mort de l'enfant et je n'en continuais pas moins régulièrement mes visites, je m'étais bien aperçu que l'intérêt professionnel était un mince facteur dans cette assidue presque quotidienne, mais il faut si bon parfois de trouver une âme sympathique à la sienne, qu'on se laisse bercer comme dans un doux rêve, sans préoccupation du lendemain.

Un jour que je me présentai chez ma patiente comme d'habitude, je remarquai dans sa contenance un embarras mal dissimulé, sur sa figure un point d'interrogation, qui semblait implorer une réponse.

Au moment où j'allais m'enquérir s'il ne lui était pas survenu quelque désagrément depuis ma dernière visite :

—Docteur, dit-elle, vous ne m'avez pas encore envoyé votre note ?

—C'est vrai, fis-je gravement et avec l'embarras d'un homme pris au dépourvu.

Je n'y avais jamais pensé.

—Mais, ajoutai-je, la note sera un peu plus élevée que vous ne le pensez.

—Peu importe, répliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas à ma disposition toute la somme que vous avez droit de réclamer, car je ne suis pas riche, tant s'en faut ; mais, avec un peu de temps, je vous promets de la payer intégralement.

—Je comprends, madame, votre position ; cependant, je tiendrais à être payé de suite de mes services. Il me faut le tout sans retard.

Surprise et décontenancée tout à la fois, la jeune femme fixa sur moi ses grands yeux noirs.

—Le tout ?... de suite, balbutia-t-elle ?

Je n'osai lever les yeux sur elle. Je voulus parler ; les paroles s'arrêtèrent net dans ma gorge.

A la fin, incapable de garder plus longtemps le masque : le sort en est jeté, me dis-je, brûlons nos vaisseaux.

—Oui, ma chère amie, répondis-je, c'est ainsi que je désire être payé de mes services professionnels. Vous m'avez dit que vous regardiez votre vie comme inutile au monde ; je l'ai sauvée. Dites-moi, aujourd'hui, voulez-vous me la donner ?

—Docteur, dit-elle, vous ne savez rien de ma vie, et vous ne vous en êtes jamais enquis.

—Ma chère amie, je n'en veux rien connaître ; je vous aime, et ne veux rien autre chose que votre amour.

—Que vous êtes bon et généreux, murmura-t-elle, en baissant la tête.

Et ses deux mains se glissèrent doucement dans les miennes.

Dans cette réponse et ce simple mouvement, je devinai tout ce que je désirais.

Ce cœur de jeune mère désolée, ayant besoin d'affection, s'était déjà depuis longtemps tourné vers moi, comme le naufragé, au milieu de la tempête, se cramponne à l'épave qui le portera au rivage.

La date de notre mariage fut fixée, et nous fîmes nos préparatifs pour notre union.

La cérémonie devait se faire sans étalage, sans bruit ; le vrai bonheur s'accommode mal du tapage et de l'éclat. Pourquoi d'ailleurs mettre tout le monde dans la confidence ; il y a bien assez des voisins qui mettent le nez aux fenêtres.

Mais si, à l'extérieur, nous voulions bannir toute ostentation, à l'intérieur de notre futur logis commun, c'était autre chose.

Je préparais le nid, avec une coquetterie même raffinée, au grand ébahissement de ma vieille ménagère qui ne m'avait jamais vu aussi délicat ni aussi minutieux au chapitre de mon économie domestique.

Mes visites chez Antoinette—c'était le nom de ma fiancée—se multipliaient et, entre deux patients à soigner, je trouvais le loisir de m'y présenter sous les prétextes les plus minces, et de lui faire des cauleux pour son trousseau de future mariée qui l'occupait toute la journée.

Tout marchait à merveille, et d'avance, je me faisais une félicité sans bornes. J'avais trouvé une femme qui, avec beaucoup de grâce, avait des qualités de premier ordre ; oiseau fort rare.
